

cette grâce bizarre et presque malade ou la fièvre jette une faible teinte rose. Seulement un régime un peu plus substantiel ne nuirait pas à ces délicieuses, mais trop frêles jeunes filles. M. Hébert est le Novallis de la peinture; il se fond en matière subtile et semble ne plus peindre que des âmes. Cette tendance est singulière dans ce ciel éclatant d'Italie, qui donne des lumières crues et des ombres tranchées; dans ce pays de formes robustes et de couleurs violentes.

Sous ce titre énigmatique et bizarre : *Pourquoi pas?* M. de Beaumont nous fait voir une scène des plus étranges. Dans un riche boudoir, une femme est assise à sa toilette; un pan de velours couvre ses genoux et laisse voir un torse d'un blanc rosé, aux formes élégantes et pures. Des cheveux d'un blond vénitien naturel ou factice, comme ceux des Phryniés d'avant-scènes, se massent sur sa jolie tête, d'une grâce impudente et moqueuse. Ses fins doigts aux ongles polis roulent un papérito qu'elle fume. Jusqu'ici, rien d'extraordinaire. Mais autour de cette belle fille grouille, rampe, sautille une hideuse cohue de monstres : culs-de-jatte, bossus, manchots, nains difformes qui offrent de l'or, des pierreries, des étoffes magnifiques, des corbeilles de fruits, des flacons de vins aux transparences de topaze et de rubis; tout ce que le Vice consultant les sept Péchés capitaux peut réunir de tentations devant la fragilité féminine. L'un de ces monstres, le plus laid, s'aidant de ses

longues pattes de faucheur, a grimpé sur la table et fait scintiller un fil de perles du plus bel orient. Et ne croyez pas à des monstres de cauchemar et de fantaisie; ils sont aussi réels, aussi vrais, aussi étudiés sur nature que les bossus, les fous et les nains de M. Zamacois. C'est une cour des Miracles de millionnaires. La courtisane les regarde sans effroi, sans dégoût, avec cette suprême indifférence pour la beauté et la laideur qui caractérise ces créatures, et de ses lèvres, avec une bouffée de cigarette, s'échappe ce mot, qui résume sa pensée : Pourquoi pas?

Cette idée de la tentation par la richesse a été plus d'une fois exprimée en peinture, mais non avec cette *outrance* toute moderne. Notez que le tableau de M. de Beaumont n'est pas une débauche de palette, une pochade spirituellement enlevée au bout du pinceau, mais une œuvre sérieusement faite, très étudiée et d'une vraie valeur d'art. L'imagination en est baroque, certes, mais l'originalité n'est pas tellement commune qu'on ne puisse excuser un peu de bizarrerie quand elle se joint à beaucoup de talent. La jeune femme est assez belle pour faire oublier les Smarras, les Incubes et les Kobolds qui l'entourent.

*La Jeune Fille et la Mort*, de M. Léon Glaize, a été inspirée par la ballade de Schubert. Cédant à l'ordre inéluctable du fantôme aux yeux vides, la jeune fille se lève de son lit, d'où l'arrachent des bras d'ombre,

peureuse, éperdue, ne voulant pas mourir encore; mais ses formes amaigries, sa beauté décolorée et languissante montrent qu'elle dormira mieux dans la tombe que sur cette couche que l'amour ne doit pas partager et sur laquelle vont s'effeuiller demain les roses blanches de la virginité. Il y a, certes, du talent dans ce tableau, qui cause une impression pénible; mais nous aimerions mieux voir M. Glaize consacrer sa jeune palette à peindre les splendeurs de la vie.

Un des tableaux les plus regardés du Salon est, à coup sûr, *Juan Prim*, de M. Regnault, un portrait qui porte la date du 8 octobre 1868. C'est une peinture à grand fracas, qui a tout ce qu'il faut pour attirer la foule. Et qu'on ne voie pas dans ces mots un blâme: c'est une grande qualité pour une œuvre d'art que d'être visible. Combien de toiles estimables, douées d'un vrai mérite, passent inaperçues!

Juan Prim vient d'arrêter son cheval, qui, les jambes de devant tendues, l'encolure ramassée, ploie un peu sur l'arrière-main. Il a la tête nue, et sur son front, pâle de l'émotion du triomphe, se divisent quelques mèches de cheveux rares. Cette tête, admirablement peinte, a une expression superbe de joie dédaigneuse et de commandement hautain. C'est bien un héros; nous parlons au point de vue purement pittoresque. Le cheval, miroité d'éclairs de satin, avec son immense crinière, ressemblant à une chevelure

de femme, ses yeux et ses naseaux pleins de feu, sa bouche mâchant l'écume, son col renflé en gorge de pigeon, ne serait peut-être pas approuvé par les membres du Jockey-Club; mais il est fougueux, frémissant de vie, d'une couleur un peu brillantée sans doute, mais ardente et vigoureuse, et remplit fastueusement le centre de cette grande toile. Delacroix l'admettrait dans son écurie de chevaux légèrement fantastiques.

Au fond, parmi les flots de poussière et des palpitations de drapeaux improvisés, s'agite une foule ébauchée à la Goya, avec une turbulence et une furie de brosse incroyables; un pêle-mêle de haillons picaresques et d'uniformes éclatants, qui n'est pas la partie la moins intéressante du tableau. Malgré des défauts si évidents qu'il est inutile de les signaler, nous aimons ce *Juan Prim* de M. Regnault. Il y a de la jeunesse, de l'audace, une fièvre de couleur et un emportement d'exécution qui nous plaisent, à cette époque de peinture sage et prudente. Il ne faut pas être parfait de trop bonne heure. Pour montrer qu'il sait être délicat lorsqu'il le veut, M. Regnault a exposé un charmant petit portrait de femme en rose, se détachant d'un fond de vieille tapisserie, que, sans l'affirmation de la signature, on ne croirait jamais du même artiste.

M. Fromentin a, au Salon carré, deux tableaux qui sont de vraies perles, *Fantasia* et une *Halte de*

*muletiers*. Devant un chef de grande tente, une tribu arabe se livre à la fantasia. Cela consiste, comme on sait, à lancer son cheval à fond de train, à l'arrêter brusquement au pied du personnage qu'on veut honorer, à tirer un coup de fusil et à tourner bride pour prendre champ et recommencer. C'est un thème admirable pour un artiste comme M. Fromentin, qui sait à fond son Algérie. Cavaliers, chevaux, costumes, saisis au vol dans une éblouissante rapidité de mouvements, se démènent, tourbillonnent, scintillent, indiqués avec une phosphorescence de couleur et un pétilllement de touche qui ravissent l'œil, dans un paysage d'une harmonie douce et chaude.

La *Halte de muletiers* est d'une nature plus tranquille, comme l'exige le sujet. Quelles bonnes et naïves attitudes ont ces bêtes aux maigres échines, aux longues oreilles ! Plus osseuses encore que les mules d'Espagne, ces pauvres petits ânes pelés qui auraient fait écrire plus d'un chapitre à Sterne, cherchent du bout du licou un brin d'herbe sèche ou de sparterie effilochée, près de ces masures ruinées tombant en poudre au soleil, pendant que leurs maîtres farouches dorment encapuchonnés dans leurs burnous sordides.

Comme Adolphe Leleux, M. Luminais est un Breton bretonnant ; mais cette fois il a renoncé aux gars de Quimperlé et de Ploërmel, et il peint nos sauvages ancêtres à longs cheveux roux, plus sembla-

bles qu'on ne pense aux Indiens de Fenimore Cooper. La *Vedette gauloise*, grimpée, pour voir de plus loin, sur le faite d'un grand arbre, adossée au tronc, le pied appuyé sur une grosse branche, le bouclier au flanc, reste immobile, inspectant la plaine et prête à la défense si elle est surprise. C'est de la bonne et franche peinture, qui rappelle un peu ce pauvre Adrien Guignet, un peintre de Gaulois, lui aussi. *Désespérés !* Sous ce titre, M. Luminais nous représente une déroute de guerriers acculés par l'ennemi au bord d'un précipice. Plutôt que de se rendre, ils poussent leurs chevaux effarés et se lancent à plein vol dans le gouffre. Ils y trouveront une mort glorieuse, préférable au déshonneur. Tout cela est peint d'une façon tumultueuse et farouche, avec une férocité d'exécution et de couleur bien en harmonie avec le sujet.

Nous aimons beaucoup la *Course de novillos* sur la place de Pasages, dans les provinces basques espagnoles, de M. Colin. C'est une peinture pleine de saveur et d'une impression très juste. Les maisons, dont les fenêtres ont été transformées en loges pour les spectateurs prudents, amusent l'œil par le bariolage des tapis jetés sur les balcons ; sur la place, gaiement ensoleillée, gambade la foule des *aficionados*, agaçant et *caprant* le jeune novillo, car le jeu du taureau passionne tout le Midi, et, pour ces peuples alertes et courageux, il ne suffit pas d'être spec-

tateur, il faut encore prendre part à la lutte. Il n'est pas de garçon un peu bien planté et voulant se faire considérer des filles, qui ne s'en mêle.

Un des étonnements du Salon est le tableau de M. Detaille, un jeune élève de Meissonier, qui n'a pas vingt ans et peut déjà passer pour un maître. Cette phrase n'est pas une vaine formule d'éloges. Le *Repos pendant la manœuvre*, au camp de Saint-Maur, est dans son genre un chef-d'œuvre. Les rangs sont rompus, et les soldats assis par terre ou debout et causant entre eux avec un naturel et une variété d'attitudes qui dénotent chez le jeune peintre de rares qualités d'observation. Chacune de ces petites têtes, grandes comme la moitié de l'ongle, a sa physionomie distincte, son caractère; on l'a vue, on la connaît; rien de plus fin et de plus naïf à la fois. Nul chic de trou-pier à la Charlet, mais le soldat pris sur le vif avec sa vraie *cassure* militaire. Sur tous ces bonshommes si bien dessinés, mettez une couleur harmonieuse et douce qui sait accorder le rouge garance et le bleu indigo, ces tons plus inconciliables que les frères ennemis, jetez au fond le donjon de Vincennes et ses remparts gothiques modernisés, et vous aurez un charmant tableau, qui sera celui de M. Detaille.

## IV

Nous ne disposons que d'un espace très restreint, et l'on ne trouvera pas mauvais que nous ne rendions pas un compte détaillé des quatre mille deux cent trente numéros que contient le livret du Salon. L'énonciation seule du nom des artistes et des titres des tableaux formerait un gros volume. Nous prenons donc, çà et là, ce qui nous semble significatif et représenter pour ainsi dire une tête de série. Plusieurs que nous passons sous silence mériteraient d'être cités; mais il en est des articles comme des médailles, quelques-uns les obtiennent et beaucoup en sont dignes. C'est une question de place et de nombre. Mais ne perdons pas des lignes qui pourraient être mieux employées, et continuons en toute hâte notre tâche forcément circonscrite.

Le *Grand pardon breton*, de M. Jules Breton, — qu'on veuille bien excuser cette suite d'assonances impossibles à éviter, et dont souffre notre oreille de poète, — est une des plus importantes compositions que

l'artiste ait exposées depuis longtemps. Elle rappelle, pour le sentiment et l'aspect général, cette *Procession du Calvaire*, par laquelle il débuta il y a quelques années. Du porche de l'église débouchent et s'avancent, rangés par files, des Bretons aux longs cheveux, portant l'ancien costume national, figures austères, illuminées de la foi la plus vive. La procession passe entre deux haies de femmes en cornettes blanches, qui regardent pieusement cet édifiant spectacle. C'était une immense difficulté à vaincre que cette mer moutonnée de blancs bonnets se succédant comme les boucliers d'une légion romaine faisant la *tortue*, et que ces têtes, dont les profils se superposent à l'instar des médaillons de Gutenberg, Fust et Schœffer. M. Jules Breton l'a surmontée avec un rare bonheur. Il y a dans ces naïves et charmantes physionomies rustiques une délicatesse qui fait penser aux statuettes de Michel Colomb. Quelques-unes sont très jolies, mais d'une grâce chaste, comme les vierges sages qu'on voit aux porches des cathédrales gothiques. On doit à Jules Breton cette justice de dire qu'il a su voir et dégager la beauté du paysan et surtout de la paysanne, si affreusement calomniée par les prétendus réalistes, qui se plaisent à représenter les habitants des campagnes comme des gorilles du Gabon; et cependant il reste d'une sincérité parfaite et ne farde pas la nature. La couleur du *Grand pardon breton* est d'une

gamme harmonieuse et douce, où dominent les blancs et les gris combinés avec beaucoup d'art. On ne compte guère moins de cent cinquante ou deux cents personnages dans cette toile, qui montre chez l'artiste ce sentiment de la composition des foules, chose autrement malaisée que de grouper deux ou trois figures.

Les *Mauvaises herbes* rentrent dans la manière habituelle du peintre. Des paysans arrachent avec la houe ces plantes, vivaces comme le mal, qui mangent le bon grain, les entassent et y mettent le feu. Leurs cendres au moins seront utiles et rendront au sol ce qu'elles lui ont volé.

M. Jules Breton a un frère, M. Émile Breton, qui s'est adonné plus spécialement au paysage, où il s'est fait très promptement une réputation par la façon originale dont il comprend la nature, qu'il guette à ses moments singuliers, comme un homme qui vit toute l'année dans la familiarité des champs. On voit bien, en regardant les tableaux de M. Émile Breton, que ce n'est pas un paysagiste en chambre, comme il y en a tant. Le *Soleil couchant* a cette bizarrerie audacieuse que la nature seule peut se permettre et qu'on n'invente pas. L'*Entrée de village* est dans le même cas. Il fait nuit, de gros nuages noirs comme de l'encre courent sur le ciel, déchiquetés par le vent. La neige couvre le sol de son tapis livide. Cette blancheur, qu'aucune ombre n'éteint et

qui est la seule lumière du tableau, fait distinguer vaguement dans le fond les silhouettes sombres des chaumines où veillent encore quelques points rouges.

On n'a pas oublié la *Synagogue d'Amsterdam*, exposée, il y a deux ans, par M. Brandon, et le succès qu'elle obtint. C'était vraiment là un tableau de maître. Cette année, l'artiste nous fait voir la *Sortie de la loi le jour du sabbat*. Le lecteur de la loi (Rahzan) prend le Pentateuque dans le tabernacle et le montre aux assistants. Un jeune garçon se dispose à orner le second Pentateuque avec les *Ravims*. Pour nous autres chrétiens, la scène a une solennité bizarre. Les fidèles, selon le rit judaïque, ont gardé leur chapeau sur la tête. Des draperies blanches sont jetées sur les costumes de ville, et le lecteur de la loi a l'air d'un pontife qui serait en même temps employé de la maison Rothschild; mais quand l'œil s'est habitué à ces singularités de détail, on est frappé du sérieux profond de ces physionomies hébraïques, où se lit une foi inébranlable, et de la majesté orientale de cette cérémonie, qui reporte l'imagination à des époques si lointaines! C'est ainsi que cela se passait dans ce temple de Salomon, dont les juifs vont à Jérusalem baiser l'unique pan de muraille qui en reste. Les figures de ce tableau ont ce caractère que les peintres d'histoire savent mettre aux sujets de genre, et l'intérieur de la synagogue ne se-

rait pas mieux rendu par un vieux maître de Hollande.

Bernardin de Saint-Pierre reconnaîtrait bien sa pudique Virginie dans cette chaste figure que M. James Bertrand a fait jeter sur la plage par la dernière vague de la tempête qui a englouti le *Saint-Géran*. Virginie est toujours charmante, même avec sa pâleur de noyée, et ses lèvres, où les roses se changent en violettes. La robe qu'elle n'a pas voulu quitter pour sauver sa vie, appesantie par l'eau de mer, se colle à son corps virginal et en laisse deviner la beauté sans en trahir la pudeur.

Le succès devient parfois tyrannique pour certains artistes et les enferme dans un cercle d'où il ne leur est plus permis de sortir. Cela était arrivé à M. Heilbuth. On l'emprisonnait dans ses antichambres de prélats romains peuplées de domestiques, qui ressemblent en même temps à des bedeaux et à de grandes livrées de l'ancienne Comédie-Française, et dont il avait fait, avec un sérieux ironique, de si parfaites caricatures. Il pouvait tout au plus se permettre une promenade sur le Monte-Pincio, en compagnie de petits séminaristes en maraude, ou grimpés derrière les antiques carrosses à roues écarlates des cardinaux se rendant chez le pape. Pour échapper à cet internement, M. Heilbuth s'était sauvé jusqu'au fin fond de l'Orient biblique et assis sur le fumier de Job; mais le public lui avait dit, sans lui tenir compte de sa

belle couleur rembranesque : « Fais-nous encore des laquais d'éminences avec un parapluie rouge sous le bras, » et comme cela ennuyait M. Heilbuth, qui est un artiste libre, fantasque et spirituel, compatriote de Henri Heine, il n'a pas voulu reprendre la livrée, et il a exposé au Salon un délicieux tableau intitulé le *Printemps*, bien sûr cette fois qu'on ne lui redemanderait plus de valetaille romaine. Un beau cavalier et une belle dame, en costume du xvr<sup>e</sup> siècle, se sont assis l'un près de l'autre sur le gazon étoilé de pâquerettes, après une promenade dans la campagne en fleur; ils devisent d'amour, car la dame semble rougir un peu et détourner légèrement la tête comme sous la menace d'un baiser. Il y aura une petite lutte, mais tout s'arrangera, on peut le prévoir. Un épagneul, avec ce sentiment du groupe amical qui distingue le chien, est venu poser sa tête sur les genoux de son maître, et réclama, lui aussi, une caresse, une parole flatteuse. Tout cela est fin, délicat, charmant, et jamais plus frais paysage n'encadra plus gracieuses figures.

Sous ce titre : *Iles du Rhin*, M. Jundt a envoyé au Salon une toile d'un charme exquis et poétique. Dans le fouillis de roseaux, d'osiers et d'aunes qui couvrent ces îles, que souvent le Rhin submerge à travers les fumées vaporeuses du matin, s'avancent, écartant les branches, deux jeunes filles, en costume d'Alsace ou de la forêt Noire, avec une charmante

petite mine effrayée; elles ont entendu un frémissement, un bruit dont elles ne se rendent pas compte. De l'autre côté, deux biches venant boire au fleuve ont éprouvé la même impression et se sont arrêtées, inquiètes, l'oreille au guet, humant l'air, et effrayées de rencontrer là les jeunes filles. Rien de plus charmant que ces deux timidités s'alarmant l'une l'autre.

La *Promenade sur la voie des Tombeaux, à Pompéi*, de M. Gustave Boulanger, n'a pas la mélancolie que son titre, dans les idées modernes, pourrait faire supposer. Ce sont des élégantes antiques (non pas vieilles) qui vont faire, en grande toilette, ce qui à Pompéi équivalait au tour du lac, que nos grandes et petites dames se croient obligées d'accomplir chaque jour. Elles sont suivies de leurs esclaves, de leurs négresses et de leurs porteurs; les rues de Pompéi ne permettent pas les calèches à huit ressorts, mais le luxe est le même, seulement de meilleur goût et de plus pur style. Les Arthurs non plus ne manquent pas, mais ils portent des noms en *us* comme les savants du xvr<sup>e</sup> siècle et valent mieux que les petits crevés. M. G. Boulanger, avec sa fine érudition gréco-latine, très au courant de ce que l'antiquité appelait *mundus muliebris*, a su donner beaucoup de charme à cette petite résurrection de la vie pompéienne.

De la Grande-Grèce, M. Gustave Boulanger nous fait passer en Algérie et nous montre *El Hasseub*,

conteur arabe, assis au seuil d'un gourbi et tenant sous le charme de sa parole un groupe d'auditeurs émerveillés. L'artiste excelle à rendre ces figures si nobles et si pures, qui ressemblent dans leur burnous à des statues antiques descendues de leurs piédestaux. Presque tous les peintres qui ont parcouru l'Algérie l'ont considérée au point de vue de la couleur, sans beaucoup se préoccuper du dessin. M. G. Boulanger s'est appliqué à rendre la forme si sculpturale et le grand style de ces races que n'a point déformées la civilisation.

On en peut dire autant de M. Gérôme, ce fin dessinateur qui cherche en Orient des types caractéristiques, médailles ayant conservé nette l'empreinte du coin primitif. Le *Marchand ambulant au Caire*, tout en vendant son bric-à-brac oriental, conserve une rare majesté; on en ferait aisément un patriarche, Abraham ou Jacob, dans un tableau biblique. La *Promenade de Harem* nous fait voir une cange fendant le Nil sous l'effort de dix rameurs; une cabine posée sur la barque cache les mystérieuses beautés entrevues derrière les rideaux, et sur la poupe un musicien accroupi chante, en s'accompagnant de la guzla, une de ces cantilènes nasillardes d'un charme si pénétrant pour les oreilles barbares, et que nous aimons beaucoup aussi, dût cet aveu dénué d'artifice nous attirer le mépris des musiciens. La cange file sur l'eau transparente et claire le long de la rive

vaporeuse, dans une sorte de brouillard lumineux d'un effet magique. La barque semble baigner à la fois dans l'eau et dans l'air. Ces effets, qui paraissent presque invraisemblables aux yeux qui ne sont pas habitués aux tendresses de ton des pays de lumière, sont rendus par M. Gérôme avec une vérité extrême.

Quel magnifique portrait que celui de M. Charles Garnier, par M. Baudry! quelle fierté de dessin, quelle énergie de couleur, quelle aisance de pose et quelle certitude magistrale d'exécution! Nous ne parlons pas de la ressemblance, elle est criante; cette belle peinture, un vrai chef-d'œuvre, ne craindrait le voisinage d'aucun maître italien. Citons, nous ne pouvons faire davantage, les portraits de M<sup>me</sup> de C. et de M<sup>me</sup> la marquise de B., de Cabanel, d'une distinction si exquise; les portraits de M. le comte de Nieuwerkerke et de M. le général Fleury, de M. Édouard Dubufe, qui a montré qu'il savait faire autre chose que de jolies femmes et des étoffes chatoyantes; la dame en noir qui ôte son gant, de M. Carolus Duran, énergique et solide peinture; le portrait de M. Duruy, de M<sup>lle</sup> Nêlie Jacquemard, d'une ressemblance si vivante; un portrait de M. Bussy et de M<sup>me</sup> de P., par Bonnegrâce, d'une belle et chaude couleur; ceux de M<sup>me</sup> la comtesse de J. S. et de la marquise de V. de Giacomotti, d'une si haute élégance, et arrivons au paysage, qui, à lui seul, exige-



rait quatre ou cinq articles, et auquel nous ne pouvons consacrer que quelques lignes. Paul Huet, nous commencerons par lui, pour rendre aux morts l'honneur qui leur est dû, à une belle exposition posthume, deux paysages empreints de cette poésie mélancolique que personne n'exprimait mieux que lui : « Le Laita à marée haute, dans la forêt de Quimperlé, et des pêcheurs tirant une seine sur la grève de Houlgate. » La toile que M. Chintreuil, cet artiste d'un goût si fin et trop peu compris jusqu'à présent, intitule *l'Espace* est vraiment bien nommée. C'est une immense plaine ondulée de collines vers l'horizon, et dont les plans se succèdent et s'enveloppent avec un merveilleux artifice de perspective aérienne. Les coups de soleil, les ombres de nuages y tracent des zones contrastées qui font bien sentir l'énorme profondeur de l'étendue enfermée dans le cadre.

M. Cabat conserve toujours son grand style à la Poussin et la mélancolie un peu triste de ses grands arbres au feuillage sombre. M. Daubigny a exposé *Une mare dans le Morvan* et *Un verger*, sur lequel le printemps a secoué sa neige blanche et rose. M. Camille Bernier s'est mis, par la *Lande de Kerlagadic* et sa *Fontaine en Bretagne*, au premier rang des paysagistes. La *Passée du grand gibier* et les *Rosseaux*, de M. Hanoteau, sont des toiles d'un rare mérite et d'une sincérité parfaite. M. Potter cherche la couleur et la trouve dans ses *Plaines de la Camargue*

et son *Soir d'Italie*. Quittant la forêt idyllique où il se complait, M. Français nous donne *Une vue du mont Blanc*, prise de Saint-Cergues, dans le Jura. M. Lansyer expose le *Château de Pierrefonds*, etc.

M. Nazon, qui a toujours apporté dans le paysage un goût fin et rare, expose cette année une *Lisière de bois* et un *Intérieur de forêt*. La lisière de bois est d'une grande vérité d'aspect, mais l'intérieur de forêt nous séduit davantage. Il y a là un effet difficile à rendre, franchement abordé et très réussi. Les peintres évitent, par prudence, ces jeux de lumière éparpillée et tombant dans l'ombre comme les éclats d'un miroir. On est en été, au milieu du jour, et le soleil brise sur le dôme des arbres ses rayons qui rejaillissent de branche en branche, de feuille en feuille et se répandent sur le gazon, pareils aux pièces d'or qu'un Jupiter prodigue sèmerait du haut de l'Olympe pour éblouir quelque Danaé bocagère; il fallait un vif sentiment de la couleur pour donner à ce papillotage l'harmonie qu'il a dans la réalité.

L'*Été*, forêt de Durham, en Angleterre, de M. Mac-Callum, surprend les yeux et dérouté toutes nos

habitudes de peinture. C'est le procédé des *pré-ra-phaélites* appliqué au paysage dans sa rigueur absolue : un coin de nature étudié avec un acharnement scrupuleux, une sincérité microscopique de détail, une outrance de fini, qui sont l'antipode de la manière sommaire, expéditive et souvent par trop lâchée de nos paysagistes continentaux. Cela représente un chêne plusieurs fois centenaire, poussé dans un terrain rougeâtre, hérissé de roches grises. Les blocs ont gêné les racines, qui se recourbent crispées et noueuses comme les doigts d'une des cent mains de Briarée, ou, si cette comparaison mythologique vous déplaît, comme d'énormes serpents à demi enfoncés dans leurs trous. Une lumière implacable, d'une crudité blanche, découpant les ombres à l'emporte-pièce, accuse avec une force que notre vue, habituée aux à peu près, trouve excessive, les rugosités du tronc, le rêche des mousses desséchées, le luisant des feuilles vernies de chaleur, les moindres accidents du terrain aride et rougeâtre. Au premier coup d'œil on est choqué : le vrai semble parfois si étrange ! mais bientôt il se dégage de cette bizarre peinture une secrète puissance qui vous subjugué. On sent qu'il faut une rare énergie pour s'assimiler aussi complètement la nature. Citons, en outre, une admirable aquarelle du même M. Mac-Callum, un *Chêne dans la forêt de Windsor*.  
Nous avouons aimer beaucoup le *Lit du Vitznauer-*

*bac* (lac des Quatre-Cantons), de M. Robinet, qui rentre dans cette manière consciencieuse et serrée que nous préférons à ces vagues ébauches, moins faites que des décors de théâtre et où l'on ne cherche que l'effet, la *tache*, comme on dit.

Ce lit du Vitznauerbac, malgré son nom formidable, n'est qu'un entassement de pierres et de cailloux au fond d'un étroit ravin tapissé de plantes dont l'humidité favorise le développement. L'endroit ressemble fort à ce que les paysans appellent chez nous un *ru*, et il n'y aurait peut-être pas eu besoin d'aller chercher ce site en Suisse. Le Vitznauerbac est à moitié tari, et son maigre filet d'eau circule à l'aise dans son lit à sec; mais avec quelle sincérité M. Robinet a exprimé tous ces menus détails! Chaque pierre est un portrait, et le moindre caillou, sous son pinceau, a une individualité. On sait si c'est un silex, un granit, un fragment de marbre roulé.

Malgré l'aimable plaisanterie de Joseph Prudhomme sur le plat d'épinards, il faut cependant convenir qu'à la fin du printemps et au commencement tout au moins de l'été, le feuillage des arbres est vert, décidément vert, et l'on doit louer M. César de Cock du courage avec lequel il fait endosser cette verte livrée à ses forêts, à ses bois, à ses cressonnères si froides et si limpides. La *Fin de la journée dans le bois*, à Longueville, en Normandie; le *Matin dans le bois*, à Sèvres, sont pleins de sève, de fraî-

cheur et de vie végétale. Les arbres n'y affectent pas cette couleur d'éponge pourrie que les faux connaisseurs prennent pour de la chaleur de ton.

De ces sites, qui nous sont familiers, nous allons, s'il vous plaît, passer en Amérique, sous la conduite de M. Bierstadt, et assister à *Un orage dans les montagnes Rocheuses*. Ce qui frappe d'abord, c'est l'échelle énorme de cette nature comparée à la nôtre. Les arbres y ont trois cents pieds, les montagnes y dépassent le mont Blanc de toutes les épaules; les lacs y sont des océans, et l'orage s'y déroule avec son armée de nuages dans des cirques d'une grandeur colossale. Celui que nous peint M. Bierstadt tourbillonne au-dessus d'un lac dont les eaux ont pris le noir bleu de l'acier; il fait frissonner comme des herbes les forêts d'arbres gigantesques et couvre les flancs des montagnes d'une marée montante de vapeurs sombres, tumultueuses comme le chaos; mais les blancs sommets inaccessibles reparaissent au-dessus de ce déchainement de la tempête comme des îles de neige qui flotteraient dans le ciel. Tout cela est peint avec une netteté et une décision parfaites, dans une manière se rapprochant du faire de Calame, qu'il faut bien reconnaître encore pour le maître en fait de nature alpestre. M. Bierstadt, né aux États-Unis, nous a montré le meilleur spécimen de peinture américaine que nous ayons encore vu, joignant la qualité de l'exécution à l'intérêt du site.

M. Anastasi, dont les premiers paysages s'argentaient au clair de lune de Van der Neer, après être allé prendre un bain de lumière en Italie, nous revient amoureux du gai soleil et des vives couleurs. Rien de plus joyeux et de plus amusant à l'œil que son expédition du *Rowing-Club*, prenant possession d'une île. Les fraîches toilettes, les vareuses rouges pétillent et flambent parmi les herbes ensoleillées; l'eau diamantée étincelle. C'est un vrai bouquet de palette. Nous en dirons autant de la *Maison aux lauriers-roses*.

Est-il bien nécessaire de proclamer que les *Souvenirs de Ville-d'Avray*, de Corot, peints dans cette teinte grise argentée qui est la dominante de l'artiste, sont charmants et poétiques? On le sait bien, et chaque variation de ce motif est la bien venue. La *Liseuse* offre cette curiosité, chez Corot, que la figure domine ici le paysage. Bien qu'assez incorrecte de dessin, la liseuse plaît par sa naïveté de sentiment et sa sincérité de couleur rustique; *c'est bonhomme*, pour nous servir d'un mot de l'argot des ateliers qui rend mieux notre pensée que tout autre, et que Corot emploie souvent.

Après avoir fait plusieurs excursions dans le domaine de l'histoire et du genre, M. de Curzon revient au paysage, où il est maître, et il a exposé une vue prise sur la côte de Sorrente, dans le golfe de Naples, et les bords du Clain, à Poitiers, d'une fer-

meté de dessin superbe et d'une couleur solide et vraie.

Mais arrêtons-nous sur cette pente aisée du paysage, nous n'en finirions jamais. Les paysages excellents abondent au Salon. C'est le genre le plus cultivé aujourd'hui. L'ennui d'une civilisation extrême, où sa place se circonscrit de plus en plus, rejette l'homme au sein de la nature; il y aspire, du moins, comme à une sorte d'Éden idéal où les contraintes seraient moins pesantes. Les civilisations jeunes, occupées des dieux et des héros, aperçoivent à peine le paysage ou ne le placent que comme fond derrière leurs figures. Revenons donc, puisqu'un examen complet serait impossible, aux toiles où l'action humaine prédomine.

Un *Coin de marché à Munich*, de M. Pille, révèle un artiste de tempérament, un coloriste de race. Certes, il ne faut pas chercher la beauté parmi ces commères qui s'empressent autour des étalages de légumes et de victuailles, quoique nous y ayons rencontré jadis plus d'une jolie servante capable de poser pour Marguerite au puits ou au jardin; mais quelle exubérance de vie! Comme cela piaille, comme cela grouille et fourmille! *L'Intérieur flamand au xvii<sup>e</sup> siècle* se fait remarquer par les mêmes qualités de robustesse et de couleur.

La peinture est un art sérieux, qui n'a pas le petit mot pour rire, et c'est avec une réserve extrême